

Subduction et grammaticalisation : l'apport de la linguistique hispanique

Recibido: 29/11/2017

Aceptado: 22/1/2018

RÉSUMÉ :

Deux notions-clé du paradigme du changement linguistique, l'une guillaumienne (la subduction), et l'autre fonctionnaliste (la grammaticalisation), sont ici réunies en raison de l'intérêt qu'elles ont suscité et suscitent, bien évidemment encore, en linguistique hispanique, pour rendre compte de la capacité de certains vocables à évoluer de la sphère lexicale à la sphère grammaticale. À partir d'un exemple concret, l'adverbe espagnol y devenu morphème dans hay, soy, doy, voy, estoy, les deux théories seront convoquées avant d'en examiner aussi les limites.

MOTS-CLÉS : *Linguistique générale et hispanique, Changement linguistique, Grammaticalisation, Subduction.*

Subduction and Grammaticalization : the contribution of Hispanic Linguistics

ABSTRACT:

Two key notions of the linguistic change paradigm, one from Gustave Guillaume (Subduction), and the other functionalist (Grammaticalization), are here gathered due to the interest they have aroused, and arouse today, in Hispanic linguistics. Indeed they show the ability of some words to evolve from the lexical sphere to the grammatical sphere. Starting from a concrete example -the Spanish adverb y which became morpheme in hay, soy, doy, voy, estoy- I will benchmark the two theories before examining also their limits.

KEY WORDS: *General and Hispanic Linguistics, Linguistic change, Grammaticalization, Subduction .*

Introduction

Deux notions-clé du paradigme du changement linguistique, l'une guillaumienne (la subduction) et l'autre fonctionnaliste (la grammaticalisation), sont ici réunies en raison de l'intérêt qu'elles ont suscité, et suscitent bien évidemment encore en linguistique hispanique, pour rendre compte de la capacité de certains vocables à évoluer de la sphère lexicale à la sphère grammaticale. Dans cet article, je souhaite, dans un premier temps, revenir sur l'exploitation concrète, et extrêmement séduisante, de la théorie guillaumienne de la subduction chez deux chercheurs hispanistes et guillaumiens : tout d'abord Maurice Molho, à propos de l'adverbe de lieu *y*, et ensuite Marie-France Delport à propos du verbe *haber*. À travers la façon dont ces chercheurs hispanistes se sont saisis de la subduction guillaumienne, émergent trois interrogations :

1- Qu'en est-il du rapprochement théorique entre subduction et grammaticalisation, et quel(s) débat(s) suscitent, y compris à l'intérieur d'un même courant, ces deux méthodologies ?

2- Comme on le verra, si théoriquement on refuse la notion de subduction en synchronie, et qu'on ne la retient qu'en diachronie, en toute cohérence on fera de l'unicité du signe un principe valable en synchronie – à un signifiant correspond un signifié et un seul – mais pas nécessairement en diachronie : sous signifiant inchangé peut apparaître un néo-signifié.

3- Qu'advient-il de ces théories si l'on passe d'une linguistique du mot – ce que, selon moi, elles sont fondamentalement – à une linguistique du *signifiant* ?

Ces réflexions s'articuleront autour d'un certain nombre de dyades bien connues : son / sens ; langue / discours ; lexique / grammaire ; arbitraire / motivé ; diachronie / synchronie, autant de couples célèbres à repenser si l'on fait de la linguistique du signifiant.

1. Les problèmes théoriques de la *subduction ésotérique*

Dans son article de 1969, « Sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol », M. Molho veut expliquer la « sémiologie apparemment irrégulière et aberrante des formes d'indicatif présent » *-hay, soy, estoy, doy, voy-* par une « transmutation » :

[la] réinterprétation d'un signe physique, porté désormais¹, au terme d'une radicale transmutation, à signifier autre chose que ce qui lui était naguère demandé de signifier. [...] les transmutations de cette espèce ont pour effet de donner naissance à un signifiant innové [...] (Molho, 1969 : 58)

M. Molho commence par définir *y* comme « pronom anaphorique, dont la fonction, en vertu du mouvement réversif qu'il implique, est de rappeler un lieu singulier préalablement évoqué dans le discours, ou plus généralement, préexistant dans l'arrière-plan de la pensée. » (Molho, 1969 : 63-64)

Ce lieu est spatial :

(1) Daqui quito **Castiella**, pues que el rey he en ira, non sé si entraré **I** en todos los mios dias (*Cid*, 220-221),

'D'ici je quitte la *Castille*, car le roi est furieux contre moi, j'ignore si j'y reviendrai d'ici la fin de ma vie',

ou mental :

(2) Et tengo que lo fallaredes mas conplidamente **en el dicho Libro de los Estados** que yo fiz; mas aunque **Y** non lo falledes, tengo que lo que es puesto en este capitulo cunple asaz. (*Libro Infinito*, 54)

'vous le trouverez plus aisément dans ce *Libro de los Estados* que j'ai écrit ; mais même si vous ne le trouviez pas là, je pense que ce qui figure dans ce chapitre ne manque pas d'intérêt'

¹ Nous soulignons dans les citations les mots et séquences caractéristiques de la démarche de M. Molho.

Le lieu peut rester dans l'implicite :

- (3) ¿Quién mora aquí? / Respondiole la madre
 ¿Quién es que llama Y? (*Buen Amor*, S 824ab)
 'Qui habite ici ? / La mère lui répondit
 Qui appelle à cet endroit ?

M. Molho omet de le préciser mais, comme nous le savons, ces emplois où, selon lui, *y* renvoie à un lieu singulier explicite ou implicite², couvrent non pas le début du Moyen-Âge, mais tout le Moyen-Âge, dès les débuts de la langue espagnole jusqu'à la fin du XV^e siècle, au moins, comme l'atteste cet extrait de *La Celestina* (1499) :

- (4) Entrando Calisto [en] una huerta empos de un falcón suyo, falló y a Melibea³.

'En entrant dans un jardin à la poursuite de son faucon, Calixte trouva à cet endroit Mélibée'

Dans la deuxième étape de son argumentation, consacrée à la construction *aver y*, il prend en considération, cette fois, tout le Moyen-Âge :

Les valeurs dont il vient d'être fait état se retrouvent à date ancienne dans la construction AVER Y où la fonction du pronom Y est d'assigner par anaphore à l'idée d'existence signifiée par AVER un lieu *singulier*, mental ou, plus souvent, spatial (et parfois implicite) où elle se restreint et circonscrit. (Molho, 1969 : 65)

2 ... et d'autres emplois que M. Molho ne retient pas : *por y, des y*.

3 Fernando De Rojas, *Comedia o tragicomedia de Calisto y Melibea*, Madrid, Castalia, Peter Russell (éd.), 1991, pp. 209.

– Référence à un lieu spatial explicitement évoqué :

(5) [...] veredes muchos reys en **Castiella**, mas nunca **Y** rey **AVRA** que tanto vos ame et tanto vos recele et tanto vos tema como yo. (*Libro de las Armas*, 89)

‘vous rencontrerez beaucoup de rois *en Castille*, mais jamais *il n’y aura* de roi qui vous aimera autant et vous craindra autant que moi.

– Référence à un lieu spatial implicite :

(6) De Castiella la gentil exidos somos aca
si con moros non lidiaremos, no nos darán del pan
Bien somos nos seysçientos, algunos **AY** de mas. (*Cid*, 674)
‘Nous sommes bien six cents, il *y en a* quelques-uns de plus’

Le lieu de référence, nous dit Molho, « est celui même qu’occupent le locuteur et ceux qui l’entourent ». (Molho, 1969 : 66)

– Référence à un lieu mental :

(7) A essos e a los otros que de buena parte son,
a todos los rogava assi como han sabor:
tales **IA** (*parmi ceux qui sont de bon lignage*) que prenden,
tales **IA** que non. (*Cid*, 3501)

L’enclise existe déjà au présent de l’indicatif, *Y a* ou *a Y*, ou, par agglutination enclitique, *ay*, « forme largement dominante en vieil espagnol », selon M. Molho, observable dès les premiers textes, et, de fait, sans doute « voué à une évolution particulière ».

Parallèlement à ces emplois de *y*, Molho observe, dans les chroniques d’Alphonse X (XIII^e siècle) des emplois de la construction **AVER Y**, où *y* « apparaît maintenant capable d’apporter l’impression d’un lieu non singulier, sans antécédent discursif et maintenu dans l’indéfini » :

(7) [...] por ende los que las otras cosas aoravan... yvan contra la crencia verdadera de Dios e contra la ley cierta, assi commo unos que OVO Y primeramiente que començaron aorar los elementos [...] (*Setenario*, 49); onde este orar de los quatro elementos duro mucho tienpos.

‘c’est pourquoi ceux qui adoraient les autres choses... refusaient la croyance en un véritable Dieu et en sa loi divine, de la même façon qu’il y en eut au début qui commencèrent à adorer les éléments’

[...] il ne signifie plus par rappel anaphorique un lieu singulier, mais dans l’en-dessous de cette représentation, celle d’un avant de ce lieu, qui n’est autre que l’espace, lieu général contenant de tous les lieux particuliers pensables auxquels il préexiste inévitablement. (Molho, 1969 : 72)

M. Molho présente cet emploi de *y* comme une nouveauté, une rupture, dans le cadre d’une évolution diachronique. Dans les citations, on retiendra notamment l’emploi de « maintenant » et « désormais », censés marquer la frontière entre un état ancien originel et un état nouveau. M. Molho postule aussi que le signifié de *y* a changé « sous signe physique inchangé » :

Ainsi donc, il semble qu’au XIII^e siècle, le vieux castillan ait innové, sous signe physique inchangé, à côté de l’ancien AVER Y, une locution verbale dont la composition formelle (et, conséquemment, les valeurs d’emploi) n’est plus celle du syntagme anaphorique, le pronom emportant désormais un contenu de représentation inédit. (Molho, 1969 : 70)

M. Molho marque deux étapes entre un sens premier historiquement – le renvoi à un lieu singulier – pour glisser vers un sens abstrait, le renvoi à l’espace le plus général qui soit. Il postule deux *y* : un *y* autonome, tonique, doté d’un sens plein ; puis, dans un second temps, un autre *y*, dématérialisé. Puis, il postule deux *ay* : tout d’abord un *ay* produit d’une enclise dans le discours, où *y* renvoie à un lieu singulier ; puis un nouveau *ay*, « vocable indivis », « mot de langue », où *y* est devenu morphème suffixal.

Dans cette supposée transformation de *y*, M. Molho voit l'illustration d'une théorie que Gustave Guillaume a proposée pour rendre compte du phénomène de l'auxiliarisation, avec les verbes français *être* et *avoir* : la théorie de la *subduction*.

Dans sa « Théorie des auxiliaires et examen de faits connexes », G. Guillaume part du principe que

[...] les verbes qui deviennent des auxiliaires ne sont dans aucune langue des verbes quelconques. Ce sont des verbes qui ont pour état cette vocation : ils le doivent à ce que, en vertu d'une tendance qui leur est propre, dont leur sens est la cause, et que nous nommerons subductivité, ils descendent dans la pensée au-dessous des autres verbes, auxquels ils apparaissent idéellement préexistants [...] La valeur du verbe *être*, sous ce traitement, est celle d'un auxiliaire (*être sorti*) ou d'une copule (*être riche*). (1984 [1938] : 73)

Il précise :

[...] dans toutes les langues, les verbes auxiliaires sont des verbes dont la genèse matérielle [qui en détermine l'être particulier (la signification)], interrompue par un achèvement plus rapide de la genèse formelle, reste en suspens, ne s'achève pas et appelle en conséquence, *un complément de matière* qui ne peut venir – l'ontogenèse étant close – que de l'extérieur : d'un autre mot [...]. Dans les groupes *avoir marché* et *être riche*, les mots complémentaires *marché* et *riche* restituent aux verbes subduits *avoir* et *être* non pas spécifiquement la matière qu'ils ont perdue, mais un équivalent quantitatif de cette matière. Ainsi se reconstitue sous forme de binôme l'entier d'un mot simple qui n'aurait pas subi de réduction subductive. (1984 [1938] : 11-12)

Ainsi, on voit apparaître, chez Guillaume deux types de subduction, la seconde étant la conséquence de la première : il s'agit d'un processus de dématérialisation qui enferme différents degrés de subduction, entraînant un changement catégoriel, voire une morphologisation :

Le terme de subduction désigne un processus de dématérialisation des vocables leur permettant à proportion d'être utilisés au titre de valeurs formelles ou relationnelles. Selon le degré de dématérialisation encouru, on aura une subduction de type exotérique, qui se contente de hiérarchiser les vocables dans une *chronologie notionnelle*, ou bien de type ésotérique, pénétrant l'intérieur même de la notion et faisant perdre au vocable son statut indépendant pour lui conférer de plus en plus un statut de morphème. La subduction affecte les notions qui, au cours d'échanges linguistiques répétés, sont perçues de plus en plus comme idéellement fondamentales, antérieures ou sous-jacentes si l'on veut, par rapport aux autres. (Douay, Roulland, 1990 : 171)

Parmi les guillaumiens, un linguiste hispaniste, J.-C. Chevalier, a porté un regard critique sur la subduction *ésotérique* dans un article de 1996 : « De Guillaume à une linguistique du signifiant ». Selon lui, la subduction ésotérique ne peut être conçue qu'en diachronie dans la comparaison de deux états de langues, de deux systèmes. Sinon, la subduction en synchronie, dans un même état de langue, est, selon lui, « une invitation à faire des effets de sens reconnus dans les phrases, les états plus ou moins subduits d'un même mot » :

La *subduction exotérique* faisait voir, sous signifiants distincts, des vocables de plus en plus généraux, de plus en plus légers d'information, de plus en plus abstraits ; la *subduction ésotérique* – la *dématérialisation* – mettait en file sous un même signifiant et dans une même synchronie, des états, de plus en plus généralisés, de plus en plus « allégés de matière », de tel ou tel vocable (les verbes voués à l'auxiliarité par exemple). (Chevalier, 1996 : 80)

En 1998, M.-F. Delport, dans « Diachronie et synchronie. Le problème de la subduction », enfonce le clou et revient sur le mécanisme subductif appliqué par Guillaume au verbe *avoir* dans son article évoqué *supra*, « Théorie des auxiliaires et examen de faits connexes » (1938) :

On est passé là d'une représentation diachronique à une représentation synchronique du mécanisme subductif. L'identification opérée entre sens initial et sens plein traduit en fait la correspondance totale qui va être dorénavant posée entre les diverses étapes diachroniques du processus de subduction et les divers types d'emplois possibles synchroniquement. » (Delpont, 1998 : 280)

Pour revenir à *y*, le reproche adressé ici à Guillaume à propos du verbe *avoir* français pourrait tout autant s'adresser au recours de la *subduction ésotérique* chez M. Molho : comme nous l'avons vu, celui-ci présente comme une évolution diachronique (avant le XIII^e / après le XIII^e) ce qui configure, en fait, les différentes capacités référentielles de *y* et de *aver y* dans un *même* état de langue, l'espagnol ancien, en synchronie, donc.

Il y a bien coexistence de ces deux emplois de *y* et de la combinaison *aver y / y aver* – renvoi à un lieu singulier *versus* renvoi à lieu non singulier – *tout au long du Moyen-Âge*. Simplement, et très classiquement, Molho pose comme cardinales les relations expérientielles les plus faciles d'accès, les plus concrètes : celles où *y* renvoie à un lieu singulier, concret, défini.

À cette contradiction autour de ce qui relève de la synchronie et de ce qui relève de la diachronie, s'en ajoute une autre, encore plus frappante : celle qui consiste à faire cohabiter l'idée d'une dématérialisation du mot, d'un allègement de matière, d'une « incomplétude sémantique », avec un signifié plus général, un signifié d'une plus grande abstraction :

[...] si le pronom *y* fait l'objet d'une subduction, il faut s'attendre à ce qu'il ne signifie plus, par rappel anaphorique, un lieu singulier, mais, dans l'en-dessous de cette représentation, celle d'un avant de ce lieu, qui n'est autre que l'espace, lieu général contenant de tous les lieux particuliers pensables auxquels il préexiste inévitablement. (Molho, 1969 : 72)

D'un côté, *y* serait dématérialisé par rapport à son « sens plein originel » – qui était, rappelons-le, le renvoi à un lieu singulier –, tandis que, de l'autre, il gagnerait en extension conceptuelle en déclarant un *avant*, « un lieu d'espace privilégié et fondamental ».

Il est, en fait, tout à fait contradictoire d'articuler l'incomplétude sémantique, ou perte de matière, avec cette conception d'un espace privilégié et fondamental. Molho, lui, voit dans cette extension conceptuelle de *y* une perte sémantique nécessitant...

[...] pour pouvoir se maintenir en discours à l'état de mot, qu'il lui soit fait un apport de sémantèse complémentaire par le moyen d'un autre mot auquel il se conjoint. (Molho, 1969 : 71)

Il y a dans cette équation bien connue *forme + matière* – rappel de l'analyse guillaumienne du verbe *avoir* – une contradiction d'autant plus criante que, nous le savons, en particulier grâce à une étude postérieure de Jack Schmidely (1988), *y* ne s'est pas propagé historiquement de *hay* à *soy* puisque les formes *soy*, *estoy*, *doy* cohabitent avec *ay* dès les débuts de l'espagnol⁴.

Il n'y a donc pas de *y* « premier » historiquement, indépendant, anaphorique d'un lieu singulier, suivi d'un second *y* à l'état de morphème, anaphorique de l'espace général ; pas plus qu'il n'y a de *y* plein ni de *y* allégé.

4 J. Schmidely signale l'existence d'un *soy* et d'un *estoy* dans un manuscrit castillan de la *Primera Crónica General* (PCG) de la fin du XIII^e siècle, également d'un *soy* dans la *General Estoria* (manuscrit du XIII^e s.), d'un *doy* en 1208 (DLE de Menéndez Pidal, doc. n° 249, Medinaceli? Soria, p. 337) ; enfin de *soy* dans la 2^e moitié du XIII^e siècle.

2. Subduction et grammaticalisation

Avec la *subduction ésotérique* de G. Guillaume appliquée à l'espagnol ancien par M. Molho, on aboutit finalement à la même conclusion que celle des études espagnoles s'appuyant sur la théorie de la grammaticalisation.

Lorsque l'on se penche sur les théories du changement linguistique, il n'est pas inintéressant d'observer que guillaumisme et fonctionnalisme peuvent parfois faire bon ménage : c'est le cas dans l'article de Colette Feuillard, « Grammaticalisation et synchronie dynamique » (2007), où elle reprend la démonstration de G. Guillaume sur les auxiliaires français *être* et *avoir*. À la suite de quoi elle pose sa conception de la grammaticalisation :

[...] si la grammaire est envisagée comme l'une des parties constitutives de la langue, distincte du lexique, même si l'on pose une complémentarité entre les deux, le concept de grammaticalisation se trouve nécessairement limité et ne peut s'appliquer qu'à des éléments, qui initialement ne ressortissent pas au système grammatical de la langue considérée, mais dont les usages ou certains usages dans le discours relèvent de la grammaire, sans qu'ils y soient nécessairement intégrés. La grammaticalisation s'oppose, entre autres, à la lexicalisation, qui, elle, ne prend en considération que des faits s'insérant dans le lexique. C'est dans cette perspective que se place cette étude, bien qu'il soit difficile d'établir une frontière nette entre ces deux phénomènes, d'autant que la distinction entre unités lexicales et unités grammaticales n'est pas toujours évidente. (Feuillard, 2007 : 4)

Dans la tradition grammaticale et linguistique espagnoles on distingue deux *y* : tout d'abord un *y* adverbe de lieu déictique, autonome, renvoyant à l'expression d'un lieu concret, avec lequel il est co-référentiel (*cf.* exemples de M. Molho), puis un autre *y*, affaibli dans sa capacité déictique et définitivement « grammaticalisé » :

No se trataría de un sintagma adverbial sino de un elemento dependiente («morfema adverbial») que se fue gramaticalizando, es decir vaciando de significado, hasta fundirse gráficamente con el verbo *haber* [...]»⁵ (Sánchez Lancis, 2002 : 51)

Cette conséquence de la *grammaticalisation*, ce « vide sémantique », n'est pas sans rappeler l' « incomplétude sémantique » chez Molho.

Dans le chapitre de la *Sintaxis histórica de la lengua española* (2006 : 1303), rédigé par J. M. García-Miguel, *y* fait d'abord partie de la grande famille des « adverbios locativos deícticos demostrativos o pronominales »⁶ (« adverbes de lieu déictiques démonstratifs ou pronominaux »), avant de perdre, dans un second temps, sa valeur déictique.

Là où Molho faisait reposer l'hypothèse d'une subduction sur un sens initial de *y* *avant* le sens subduit, ici, on établit la preuve que dès le départ, face à *allí*, et, en général, à la série des déictiques indéclinables, *y* apparaît comme...

[...] un recurso anafórico débil utilizado para referentes locales altamente accesibles o de alta topicalidad⁷. (Company Company, 2006 : 1313)

5 « Il ne s'agissait probablement pas d'un syntagme adverbial mais d'un élément dépendant (*morphème adverbial*) qui s'est grammaticalisé, c'est-à-dire vidé de son contenu sémantique, allant jusqu'à se fondre graphiquement avec le verbe *haber*'. » Notre traduction.

6 « En cuanto a *y*, es el adverbio locativo más frecuente en español medieval, hasta que desaparece, siendo sustituido en muchos de sus usos por *allí*. » (Company Company, 2006 : 1304). « Quant à *y*, c'est l'adverbe locatif le plus fréquent en espagnol médiéval, jusqu'à sa disparition et son remplacement dans la plupart des emplois par *allí*. » Notre traduction.

7 « un élément anaphorique faible utilisé pour référer à des lieux facilement repérables ou au contenu locatif évident. » Notre traduction.

Une conclusion s'impose alors :

Queda, como es sabido, completamente gramaticalizado, y ya totalmente opacado en cuanto a su valor deíctico, en la forma verbal *hay*⁸. (Company Company, 2006 : 1304)

Que ce soit avec la grammaticalisation ou la subduction *ésotérique*, on veut à tout prix lier *y* à l'expression d'un lieu concret, et voir en lui, dans un premier temps, un adverbe déictique autonome, pour, dans un second temps, poser qu'il s'opacifie et perd de sa capacité déictique, de sa matière, en même temps qu'il perd son autonomie syntaxique. Nous voyons à ce raisonnement deux objections :

– la première erreur, selon nous, en grammaticalisation, comme en subduction *ésotérique*, consiste à assimiler *y* et la catégorie des déictiques, parce que dans les énoncés il a effectivement un lien avec un segment de phrase renvoyant à la situation d'énonciation.

– La seconde erreur, sur le plan théorique, est de juger plus grammatical un mot qui, au départ, visiblement, l'est déjà : en quoi *y* est-il plus grammatical en tant que morphème suffixal qu'en tant que morphème adverbial, pronom, déictique, etc. ?

Cette dernière remarque fait écho au passage de C. Feuillard (voir *supra*), et surtout, fait écho à la même interrogation chez Douay & Roulland (2014 : 313), où, à propos du parcours historique de la structure *to + verbe* (analysée traditionnellement comme la grammaticalisation d'un ancien gérondif), surgit l'interrogation suivante :

En quoi une forme déjà grammaticale de gérondif serait-elle plus grammaticalisée comme infinitif ? Et s'il s'agit de la prépo-

8 « Il est, comme on le sait, complètement grammaticalisé, et totalement opaque quant à sa valeur déictique, dans la forme *hay*. » Notre traduction.

sition *to*, en quoi la préposition serait-elle plus grammaticale avec l'infinitif qu'avec un groupe nominal ?

Dans le cas de *y*, on retiendra plutôt qu'il s'agit d'un mot grammatical, abstrait, antérieur notionnellement, subduit *exotériquement*, si l'on veut, et comme tel, dont le physisme, signifiant, est à observer de très près, voué à marquer le contraste, et comme l'a très bien dit G. Guillaume, voué à évoluer.

Notre hypothèse, proposée en 2008, ne retient ni la grammaticalisation, ni la subduction pour rendre compte des emplois de ce signe. C'est que, d'un point de vue systémique, *y* pose une idée extrêmement générale, le concept d'espace, et en cela, il est effectivement « notionnellement préexistant ». *Y* signifiant simplement l'idée d'espace, dans le discours, soit ni le co-texte ni le contexte n'offrent de lieu particulier qui puisse lui être relié – *y* reste alors non identifié, comme dans *hay* –, soit un lieu (géographique, mental) est évoqué avant ou après. Si cette mise en relation participe à la construction du sens phrastique, *y* est identifié à ce lieu singulier (exemples 1, 2, 3 et 4, ou avec *aver* : exemples 5 et 6).

Ce travail de recherche, d'identification avec un lieu singulier, incombe à l'allocutaire. Celui-ci, partant du principe que les éléments combinés font sens ensemble, cherche à quoi correspond cette idée d'espace dans une situation et un discours particuliers, cherche à quoi rattacher *y*, à répondre à cette sorte d'« appel d'offre ». Parfois, *y* n'est associé à aucun lieu singulier : il ne dit alors que l'idée d'espace.

C'est dans cette tension entre l'espace le plus général, le plus abstrait et, par opposition, le lieu le plus particulier, le plus concret, que *y* va « créer du lien ». Déclarant le champ d'application le plus général qui soit, invariable, préexistant notionnellement, *y* est l'instrument d'une mise en rapport avec le champ d'application le plus particulier, le plus singulier, le plus variable qui soit : celui dont il est question dans le discours, d'où l'impression (fausse) que *y* est un pronom, un adverbe, un déictique...

Faire de *y* un déictique revient à faire du locuteur le centre du repérage proposé par *y*, alors qu'il n'en est rien. Le locuteur est bien au centre d'un système de repérage, mais c'est précisément celui qui est permis par les déictiques, *aquí, ahí, allí* : dans ce sous-système, le locuteur sert effectivement de filtre contrastif pour référer à un espace singulier. En cela nous avons bien affaire à des déictiques.

On aurait donc en espagnol médiéval deux types de repérage pour l'expression de l'espace comme il en existe pour le temps verbal. Rappelons l'opposition, pour le temps verbal, entre un repérage direct, immédiat, sur l'axe du locuteur, traduit sémiologiquement par les formes actualisantes, déictiques ; et un repérage indirect, médiat, traduit sémiologiquement par les formes verbales inactualisantes. De même, pour saisir le champ d'application d'un événement, on disposerait :

– d'un repérage *direct*, immédiat, déictique, autour de la figure du locuteur (la série des déictiques) ;

– d'un repérage *indirect* passant par la conception de ce que G. Moignet appelait un « espace mental non expérimental auquel tout phénomène pourra être référé » (Moignet, 1981 : 207).

3. La linguistique du mot

Depuis Guillaume, il est admis que du signifié du mot découle sa syntaxe. C'est pour ce genre de principe qu'il lui a été fait reproche de proposer davantage une *linguistique du mot* plutôt qu'une théorie de la phrase. Ce reproche laisse entrevoir la difficile articulation entre une linguistique du *signe*, pris isolément pour en déterminer le signifié à partir de l'observation de sa syntaxe, et une théorie de la phrase qui devrait prendre en considération *aussi* des oppositions signifiantes, et ce au nom de la fameuse « congruence ».

Dans le chapitre de mon ouvrage sur la *Concordance des Temps* (Le Tallec-Lloret, 2010b), consacré à la syntaxe des modes, j'ai été

sensibilisée à cette question et trouvé un écho à cette critique chez D. Roulland :

Sans jeu de mots, G. Guillaume n'a pas de théorie de la préposition ni de la proposition car il n'a pas de théorie de la *position* en phrase, ce que la GGT [Grammaire Générative] a tout loisir de constamment faire remarquer. (Roulland, 1992 : 183)

Ce que l'on appelle le *mentalisme*, chez Guillaume, ou la *linguistique du signifié*, ce que Roch Valin a appelé la « précession du signifié sur le signe » (1980 [1994]), ne pouvait conduire qu'à une linguistique du mot (cf. Le Tallec-Lloret, 2012) ; et cette linguistique du mot est particulièrement voyante dans sa théorie de la subduction. Il le dit lui-même dans « Théorie des auxiliaires » (1938 : 74) :

« La subduction du verbe est l'un de ces procès [procès psychiques secrets]. Son action dans la langue, en toute époque et partout, est si étendue, si profonde, si variée, qu'on n'en saurait prendre une vue complète que dans le cadre général de la théorie du mot. Le présent article, moins ambitieux, se borne à en décrire le mécanisme et les effets dans les limites que son titre lui assigne. » (Nous soulignons)

Ce qui me semble important de souligner dans cet article réunissant *subduction* et *grammaticalisation*, c'est qu'en synchronie, comme en diachronie, la théorie de la subduction est une théorie du mot, je dirais même plus, une théorie de *l'isolement* du mot ; exactement comme la théorie de la *grammaticalisation* : il ne s'agit en aucun cas de théories fondées sur l'observation de l'exploitation des *oppositions signifiantes* à l'intérieur des systèmes.

C'est pour cet enchaînement de raisons (mentalisme, primauté du psychique sur le physisme, primauté du signifié, donc primauté du mot et non de la phrase) que, selon moi, la concep-

tion du changement linguistique chez G. Guillaume est vraiment problématique.

Elle l'est, d'abord, sur le plan formel, puisque, comme le soulignaient en 1988 les auteurs de l'article « La diachronie chez Gustave Guillaume » (Adam, Douay, Fraser & Joly, 1988 : 208) :

[...] la théorie [du changement linguistique] est souvent laissée dans l'implicite. Elle n'apparaît alors que sous la forme d'un rappel allusif ou d'un développement plus ou moins long à propos de tel problème ou de telle difficulté [...] Curieusement, à une exception près, Guillaume ne consacre pas de leçon entière ou d'article à la théorie du changement linguistique [...]

En 1997, O. Soutet signale que

[...] l'examen des filiations au niveau micro-diachronique est le plus souvent hâtif dans les travaux de Guillaume. [...] Les exemples d'histoire des systèmes sont rares chez lui. (p. 112)

Plus récemment, Thomas Verjans dans *Psychomécanique du langage, diachronie et changement linguistique* (2011), conclut aussi que la diachronie possède « une place ambiguë dans le corpus guillaumien », et, quoiqu'omniprésente dans ses écrits comme dans les définitions de ses concepts clés, « elle ne fait l'objet d'aucune thématization véritable, d'aucun exposé au sens strict » (p. 39).

Par ailleurs, ce qui est troublant dans cet ouvrage portant sur le corpus guillaumien du changement linguistique, il n'est absolument pas question de la subduction ! Le terme lui-même n'apparaît que dans les références bibliographiques, c'est-à-dire dans les titres des ouvrages⁹.

⁹ Une étude précise du corpus guillaumien sur cette théorie de la subduction serait, de fait, très utile.

4. Linguistique du signifiant : vers une abolition des frontières ?

Si l'on souhaite théoriser le changement linguistique dans le cadre de la Linguistique du signifiant, un certain nombre de couples célèbres sont à repenser.

4.1 *Son / sens*

En réponse à cette recherche de « l'union du son et du sens » que recherchait Jakobson (2008 [1976] : 22-23), l'approche sub-morphémique propose une dynamique de réconciliation entre le physique et le mental (et le physisme et le mentalisme) : le cognème, tel qu'il a été défini, puis tel qu'il a évolué dans les travaux de Didier Bottineau – auxquels nous renvoyons ici –, est en quelque sorte le chaînon manquant entre le phonatoire et le sémantique, puisque ce passage du phonatoire au sémantique passe par le cognitif – marquant ainsi la rupture avec la conception structuraliste du signe (Le Tallec-Lloret, 2012).

4.2 *Arbitraire du signe / motivation du signe*

Entre le tout arbitraire et le tout motivé, une troisième voie est sans doute possible. On adoptera sans réserve l'hypothèse d'un ordre décroissant de structuration dans les signifiants d'une langue : à côté du sous-système des mots grammaticaux extrêmement structurés, prend place « une partie du lexique » également structurée, dans laquelle, D. Bottineau (2000, 2007, 2010, 2012) ou M. Grégoire (2012) puisent lorsqu'ils se penchent sur les suites cognématiques *-nd-*, *-sp-* ou *-st-*, en affranchissant pour l'occasion la césure grammatical/lexical. Enfin, une partie du lexique peu structurée, où la motivation apparaît plus floue voire inexistante. À cela une explication relevant d'un mécanisme général, selon D. Bottineau (2000 : 47), que l'on peut résumer en une recherche de rentabilité et d'économie de la langue :

En anglais, les mots qui exploitent à fond l'invariant de *i/a* sont les mots grammaticaux, pour lesquels la liaison du phonème à l'invariant est toujours actualisée et effective. [...] La raison en est que les mots grammaticaux, en nombre limité et d'usage très fréquent, renvoient structurellement les uns aux autres et se font écho, ce qui se fait plus difficilement dans le lexique, vu la masse de mots en présence : les connexions ont moins de chances de succès.

Dans un souci d'économie, la langue ne peut pas tout structurer : une partie de la langue est très structurée (la grammaire), tandis qu'une autre ne l'est que partiellement (parties du discours à l'interface entre le grammaire et le lexique), et une autre encore où la motivation est plus difficile à faire émerger.

4.3 *Lexique / grammaire*

Dans une nouvelle approche du changement linguistique, on retiendra de la subduction guillaumienne que ce sont les mots les plus abstraits qui sont les plus exposés au changement (cf. « les auxiliaires ne sont pas des verbes comme les autres »).

En grammaticalisation on raisonne à peu près identiquement : si théoriquement rien ne s'oppose à ce que toute forme linguistique puisse changer, il n'empêche qu'empiriquement on observe de grandes tendances :

[...] tout mot ne migre pas vers n'importe quel contexte, autrement dit n'acquiert pas n'importe quelle autre signification. (Marchello-Nizia, 2006 : 25)

Or, on observe que ce sont les mots aux signifiés les plus abstraits (subduction *exotérique*) qui sont les plus structurés (linguistique du signifiant). La compositionnalité du signifiant, comme celle de la trans-catégorialité, se pose alors ici : qui va être candidat à la subduction/ grammaticalisation ? Où l'opposition

lexique / grammaire est-elle pertinente ? Où peut-on parler de grammaticalisation ? Cette grammaticalisation se pose-t-elle uniquement au niveau du lexique (propre au lexique) ; ou se pose-t-elle uniquement au niveau de la grammaire (propre à la grammaire) ; Circule-t-on, navigue-t-on du lexique à la grammaire ?

4.4 Langue / discours

Traditionnellement le parcours conduit le linguiste de la langue vers le discours. La linguistique du signifiant permet d'envisager exactement l'inverse à condition d'intégrer un nouveau paramètre jusqu'ici peu exploité en linguistique hispanique d'inspiration guillaumienne : l'interlocution. Comment l'interlocution structure-t-elle la langue ? Quelles oppositions, quels contrastes sont à exploiter dans l'acte interlocutif et sont susceptibles d'évoluer ? Pour quelques réponses, nous renvoyons ici au volume regroupant les Actes d'un colloque consacré à « L'interlocution comme paramètre » (Douay & Roulland : 2012)

Conclusion

Pour terminer, nous reviendrons sur l'opposition diachronie / synchronie : dès lors qu'on ne raisonne plus en terme de signe, ou de *mot* (qui se subduit / qui se grammaticalise), mais en terme de signifiant, dont on peut isoler certains marqueurs, susceptibles d'évoluer, de migrer, la question de l'unicité du signe se pose-t-elle vraiment ? D'autant plus si on se la pose en marquant durement la frontière entre synchronie et diachronie, comme on l'a vu précédemment : oui à l'unicité du signe en synchronie mais pas nécessairement en diachronie *versus* oui à l'unicité du signe en synchronie et en diachronie. Cette question ne peut bien sûr pas être résolue dans le cadre de cette étude, mais il serait bon qu'une vraie rencontre théorique puisse avoir lieu entre les adeptes de ces deux théories qui ont une approche du langage résolument différente.

Références bibliographiques

ADAM, Y., DOUAY, C., FRASER, T. & JOLY, A. (1988) : « La diachronie chez Guillaume », in Joly, A. (dir.), *La linguistique génétique. Histoire et théories*, Lille, Presses universitaires de Lille, p. 207-230.

BOTTINEAU, D. (2000) : « Son, sens et traduction : de l'insignifiance au réinvestissement grammaticalisé de *i* et *a* en anglais. Etude de quelques marqueurs appartenant au syntagme nominal et conséquences traductologiques », in Ballard, M. (éd.), *Oralité et traduction*, Arras, Artois Presse Université, p. 43-77. http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/25/88/89/PDF/Bottineau_1999_IAA.pdf

BOTTINEAU, D. (2007) : « The Cognemes of the Spanish Language: towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language », *The Public Journal of Semiotics*, n°2, p. 50-74. <http://www.semiotics.ca/issues/pjos-1-2.pdf>

BOTTINEAU, D. (2010) : « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes », in Le Tallec-Lloret, G. (dir.), *Vues et contrevues, Actes du XII^e Colloque international de Linguistique ibéro-romane*, Limoges, Lambert Lucas, p. 19-40. <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00656274/fr/>

BOTTINEAU, D. (2012) : « Submorphologie et processus aspectuels en morphologie grammaticale espagnole », in Luquet, G. (éd.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théorie et applications*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 37-56. <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00770375>

CHEVALIER, J.-C. (1996) : « De Guillaume à une linguistique du signifiant », *Modèles linguistiques*, XVII-1, p. 77-92.

COMPANY COMPANY, C. (dir.) (2006) : *Sintaxis histórica de la lengua española, Primera parte: La frase verbal*, 2 vols., México, FCE, UNAM.

DELPORT, M.-F. (1998) : « Diachronie et synchronie. Le problème de la subduction », in D. Leeman, D. Boone *et alii*, *Du percevoir au dire. Hommage à André Joly*, Paris, L'Harmattan, p. 277-289.

DOUAY, C. & ROULLAND D. (1990), *Les mots de Gustave Guillaume*, Rennes, PUR.

DOUAY, C. (dir.), (2010), *Système et chronologie*, Rennes, PUR.

DOUAY, C. & ROULLAND D. (dir.), (2012), *L'interlocution comme paramètre*, Rennes, PUR.

DOUAY, C. & ROULLAND D. (2014) : *Théorie de la relation interlocutive. Sens, signe, répliation*, Limoges, Lambert-Lucas.

FEUILLARD, C. (2007) : « Grammaticalisation et synchronie dynamique », *La Linguistique*, vol. 43, 1, Paris, PUF, p. 3-27.

GARCÍA-MIGUEL, J.M (2006) : « Los complementos locativos », in Company Company C. (dir), *Sintaxis histórica de la lengua española*, vol. 2, México, FCE, UNAM, p. 1253-1336.

GRÉGOIRE, M. (2012) : *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*, Saarbrücken, Presses Académiques Francophones.

GUILLAUME, G. (1938 [1984]) : « Théorie des auxiliaires et examen de faits connexes », in *Langage et science du langage*, Paris, Nizet/Presses de l'université Laval-Québec, p. 73-86.

JAKOBSON, R. (2008 [1976]) : *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Les éditions de minuit.

LE TALLEC-LLORET, G. (2008) : « Syntaxe et *deixis* en espagnol ancien », in Veiga, A, González Rey, M.I. (éds.), *La diversité linguistique, Actes du XXXI^e colloque de la Société Internationale de Linguistique Fonctionnelle (Lugo, 11-15 sept 2007)*, Lugo, Axac, p. 289-294.

LE TALLEC-LLORET, G. (2010a) : « Y a-t-il du nouveau ? », in Luquet G. (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol : méthodes d'ap-*

proche, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 125-145. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01618353>

LE TALLEC-LLORET, G. (2010b) : *La concordance des temps en espagnol moderne. Unité du signe, modes, subordination*, Rennes, PUR. <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-01420746>

LE TALLEC-LLORET, G. (2012) : « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique », in Luquet G. (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol – Théories et applications*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p.15-38. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01420668>

LE TALLEC-LLORET, G. (2014) : « Nouvelles perspectives de recherche en linguistique post-guillaumienne : cognématique et relation interlocutive », in Elimam A. (coord.), *Énonciation et Neurosciences cognitives*, revue *Synergie-France*, 11/2014. Revue du Gerflint <http://gerflint.eu/publications/synergies-france.html>

LE TALLEC-LLORET, G. (2017) : *Linguistique du signifiant : diachronie et synchronie de l'espagnol*, Limoges, Lambert-Lucas.

MARCHELLO-NIZIA, C. (2006) : *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles, De Boeck Université – Duculot. Version téléchargeable (2009).

MOIGNET, G. (1981) : *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck.

MOLHO, M. (1969) : « SOY, ESTOY, VOY, DOY – Essai sur la sémiologie des verbes d'existence en espagnol », *Linguistique et langage*, Bordeaux, Ducros, p. 57-96.

ROULLAND, D. (1992) : « La subordination non finie en anglais », *Subordination, Travaux linguistiques du CERLICO*, Rennes, PUR, p. 160-184.

SANCHEZ LANCIS, C. (2002) : « Sobre la pérdida del adverbio medieval *ý* en español preclásico », in Veiga, A., Suárez Fernández, M. (éds.) *Historiografía lingüística y gramática histórica. Gramática y léxico*, Madrid, Iberoamericana-Vervuet, p. 47-59.

SCHMIDELY, J. (1988) : « La -y de *doy, estoy, soy, voy* », in Ariza, M., Salvador, A., Viudas, A. (éds), *Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española* (Cáceres, 1987), Madrid, Arco/Libros, p. 611-619.

SOUTET, O. (1997) : « La diachronie, «preuve» et épreuve de la théorie guillaumienne du verbe français », *Le système verbal selon G. Guillaume. Lectures critiques, Cahiers de Praxématique*, 29, p. 109-133.

VALIN, R. (1980) : « Problématique du changement linguistique et psycho-systématique du langage », *Travaux de linguistique et de littérature*, XVIII, 1, p. 249-268, repris in VALIN (1994) : p. 207-230.

VALIN, R. (1994) : *L'envers des mots. Analyse psychomécanique du langage*, Sainte-Foix-Paris, Presses de l'Université Laval/Québec.

VERJANS, T. (2011) : *Psychomécanique du langage, diachronie et changement linguistique*, Dijon, Presses Universitaires.

GABRIELLE LE TALLEC LLORET
UNIVERSITÉ PARIS 13 (LDI – UMR 7187 CNRS)
gletallec.lloret@gmail.com